

liques romanisants ou « proromains », tels que lord Halifax, bien près de nous comme les anciens Tractariens d'hier, et, de l'autre les anglo-catholiques libéraux ou modernisants, dont le Dr Gore fut jusqu'à ses derniers jours un des représentants les plus en vue : ceux-ci semblent vouloir concilier le modernisme avec les principes de Pusey et de Keble. Dans les cérémonies du culte, les anglo-catholiques ont repris de fait, sinon de droit, tout ce que la Réforme avait supprimé. Dans leurs églises, la liturgie romaine est adoptée dans toute sa splendeur, on y dit des messes pour les morts, on y invoque les saints et on honore leurs reliques ; on rend à la Sainte Vierge le culte d'hyperdulie et on inculque aux fidèles la croyance en son Assomption et en son Immaculée Conception.

Le souci du culte extérieur n'est d'ailleurs qu'un moyen de faciliter la vie intérieure. Les disciples des Tractariens devaient faire davantage pour prolonger la pensée de leurs maîtres et chercher, comme eux, à rétablir la vie religieuse. Depuis la fondation par Pusey, en 1845, du premier monastère anglican, le XIX^e siècle a vu se fonder en Grande-Bretagne quarante communautés de femmes et cinq d'hommes (1). Les fondations nouvelles se multiplient sans rien ôter à la prospérité des anciennes. En 1902, Aelred Carlyle fonde à Caldey l'ordre anglican de saint Benoît (2) ; la même année, le chanoine Travers Smith ouvre le couvent de *Saint Mary the Virgin* à Dublin ; en 1905, le R. Arnold Pinchard, celui du *Precious Blood* à Hendon ; en 1906, la communauté de *Saint-Francis* est établie à Dalston ; en 1907, celle du *Love of God* à Oxford ; en 1912, celle du *Divine Love*, à Hanwell ; en 1915, celle de *Saint-Michael the Evangelist*, à Dublin ; en 1916, celle de *Saint-Michael of all Angels*, à Bury Saint-Edmund. Nous pourrions poursuivre ainsi jusqu'à nos jours la liste de ces maisons nouvelles de religieuses et de religieuses qui s'adonnent aussi bien à la vie contemplative qu'aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Si à cette renaissance monastique dans le

(1) Nous empruntons ces chiffres au livre de Alan T. CAMERON M. A., *Religious communities of the Church of England*, London, Faith Press, in-8°, 1918, xx-293 pp.

(2) Aelred Carlyle, abbé de Caldey, se convertit au catholicisme en 1913 avec plusieurs bénédictins de son abbaye. Les moines restés anglicans s'installèrent alors à Pershore. En 1926 ils quittèrent Pershore pour se fixer à Nashdom, près de Burnham, Buckinghamshire. (Cf. Peter F. ANSON, *The Benedictines of Caldey. The Story of the Anglican Benedictines of Caldey and their submission to the catholic Church*, London, Burns Oates and Washbourne, 1940, in-8°, 205 pp.)

CHAPITRE XI

ESPÉRANCES ET DIFFICULTÉS

L'espérance d'un retour prochain de toute l'Église anglicane est d'ailleurs illusoire tant que les anglo-catholiques romanisants ne seront pas plus puissants. Il suffit de se rappeler la composition de l'Angleterre au point de vue religieux pour comprendre la difficulté quasi insurmontable de ce retour immédiat.

A côté des catholiques et des non-conformistes ou dissidents, c'est-à-dire tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Église d'État — baptistes, congrégationalistes, méthodistes, quakers, etc. — se dresse l'Église anglicane, Église Établie — *Established Church*, seule reconnue officiellement par l'État et dépendant de lui dans son principe. C'était non seulement l'Église Établie d'Angleterre mais, indirectement par le fait même, toute la « Communion anglicane (1) » qui était visée par les théologiens catholiques de Malines. Or cette Église, à peu près une dans ses croyances du temps d'Elizabeth, a étrangement évolué depuis lors. Elle est devenue une Église de « compréhension », actuellement divisée en trois grands partis à tendance très diverses. Et, qui plus est, chacun de ces partis est loin d'être homogène : chacun d'eux renferme en lui-même des groupes de nuances très variées.

A droite, la *High Church* avec, d'une part, les anglo-catho-

(1) On entend par « Communion anglicane » l'ensemble des Églises rattachées à l'Église Établie d'Angleterre. En plus des Églises indépendantes du pays de Galles et d'Irlande, des Églises épiscopales d'Écosse et d'Amérique, on en trouve de quasi indépendantes au Canada, à Terre-Neuve, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud. D'autres plus étroitement rattachées à Canterbury, comme celles des Indes, de Ceylan, du Japon, de Chine, de Perse, etc... On voit assez par cette simple énumération les conséquences mondiales d'une union anglo-romaine.

sein même de l'anglicanisme, nous ajoutons la reviviscence de la vie intérieure chez les laïcs, dont certains viennent dans des maisons de retraites méditer les *Exercices de saint Ignace*, nous aurons une idée de l'action divine dans l'extrême droite de l'Église Établie.

Les anglo-catholiques ne méprisent pas l'apostolat intellectuel. Ils poussent peut-être davantage l'exégèse scientifique que l'étude des Pères, reprise avec tant d'ardeur par les Tractariens. A Oxford, il y a quelques années à peine, le R. Dr Darwell Stone, principal de *Pusey House*, le R. Dr Kidd, *warden* de *Keble College*, le Dr Kirk *fellow* de *Trinity*, pouvaient être considérés comme des leaders de cette aile droite de l'Église anglicane. Ils marchaient tout droit dans le sillon tracé par Pusey et Keble. D'autres, tels que le R. N. P. Williams, D. D. de *Christ Church* et le R. Dr Goudge, professeur de théologie au même collège, sont aussi très en vue dans le parti anglo-catholique. Malheureusement, comme jadis le R. Charles Gore, le Dr N. P. Williams subit de plus en plus l'influence moderniste, et le Dr Goudge réagit vivement contre la tendance romanisante.

Les anglo-catholiques de Cambridge ont aussi leurs chefs, mais ceux-ci, pour ne citer que le R. Wilfred L. Knox, supérieur de l'Oratoire et le R. Milner White, *fellow* de *King's College*, adoptent des positions condamnées par Pie X dans l'encyclique *Pascendi*. La croissance du modernisme dans l'élite anglicane du pays pénètre de plus en plus même dans ce groupe de *High-churchmen*.

A côté de ces universitaires, cantonnés dans un apostolat intellectuel, d'autres anglo-catholiques, continuateurs du mouvement d'Oxford, réalisent chaque jour davantage un désir que les Tractariens n'ont pu faire aboutir. Ils s'emparent des paroisses et vont aux pauvres et aux ignorants. Ils rendent à la masse anglicane ce que Pusey et ses disciples ont retrouvé de la vraie religion. Leur succès est tel que, déjà en 1931, dans la seule ville de Londres, plus de deux cent soixante églises anglicanes étaient gagnées à l'anglo-catholicisme (1).

La gauche de l'*Established Church*, est composée de la « Basse Église » *Low Church*, foncièrement protestante et antiromaine, plus ordinairement appelée parti Évangélique, dont

(1) Cf. *The E. C. U. Church Guide for Tourist and others*, London, A.-R. Mowbray and Co. 1931, pp. 5 et suiv. Nous comptons comme gagnées à l'anglo-catholicisme les paroisses où les pasteurs entendent les confessions à heures fixes.

la plupart des membres ont conservé l'esprit de John Wesley, le saint François d'Assise de l'anglicanisme. Très puritaine dans ses débuts, elle garde encore un vrai zèle pour les missions lointaines. Toute la doctrine de ce parti peut se ramener à ce principe protestant : « Le salut par la foi au Christ. » Il ne nous paraît pas nécessaire d'insister davantage sur cette aile gauche dont le nombre et l'influence semblent diminuer de plus en plus.

Au centre, enfin, la *Broad Church*. Jadis ses tendances étaient surtout rationalistes et antisacerdotales ; aujourd'hui on pourrait les qualifier tout simplement de modernistes. Dès le début du siècle, les livres de Tyrell y ont un grand succès. En 1908, Paul Sabatier vient donner à Londres une série de conférences sur les *Modernistes*. Les articles d'Alfred Fawkes, parus dans l'*Edinburgh Review* et le *Quarterly*, sont si recherchés que dès 1914 on les réunit dans un volume intitulé *Studies in Modernism*. Ainsi s'est développé de plus en plus ce poison qui trouvait un terrain propice dans des âmes déjà portées à rejeter les dogmes et le surnaturel.

Aujourd'hui, le mal est implanté dans le pays : les esprits clairvoyants comprennent que sa force destructive a une vitalité que seule une religion d'autorité peut espérer enrayer : « Nous vivons des jours sombres et dangereux, — disait dans une conférence, donnée à Oxford au mois de juin 1924, un anglican conservateur, le Dr Charles Harris — le mouvement moderniste, encore que numériquement faible, est tellement en harmonie avec certaines tendances modernes qu'il est capable de faire un mal infini. Il travaille comme un ferment caché dans des couches souterraines et met en branle la foi d'un très grand nombre dans tous les domaines de la Révélation et même en toute vérité. Il laisse entendre que toutes les croyances humaines sont dans un état de changement perpétuel et que sur Dieu, comme sur l'homme ou sur la morale, il est impossible de poser des jugements qui soient vrais d'une vérité permanente et inaltérable. Au dépôt de la foi, confié par le Christ à son Église pour être fidèlement gardé, le modernisme substitue l'idée d'une doctrine qui subit un perpétuel changement et ne peut être contrôlée par l'enseignement du Christ et de ses apôtres (1). »

Les leaders de ce mouvement outre-Manche se défendent, il est vrai, des accusations d'antidogmatisme ; ils reconnaissent,

(1) Cité par MAJOR, *English Modernism, its origin, methods, aims*, Cambridge, Harvard University Press, 1927, p. 219.

nous disent-ils, la nécessité des dogmes et s'opposent seulement à ceux qui, selon leur expression, seraient actuellement vieilliss, *out of date*, et répugneraient à l'esprit moderne. D'où la classification suivante donnée par le R. Major, principal de *Rippon Hall* à Oxford. Les premiers de tous seraient les « dogmes » spirituels : « Dieu est Amour, Lumière et Vérité ; Jésus est, dans son caractère, le reflet du Père invisible, et, dans l'histoire humaine, le Verbe de Dieu ; ceux, qui acceptent Jésus comme leur Seigneur et guide, reçoivent l'Esprit de Jésus qui, dans leur vie, est un esprit d'amour, de joie, de paix, de sainteté. »

Le leader du modernisme anglais donne une très grande importance à cette première catégorie de dogmes. Il compare ceux-ci aux idées de Platon : l'âme humaine en comprend la vérité et, après en avoir eu l'intelligence, elle ne peut plus les oublier entièrement. Le moderniste, qui juge de la valeur de ces « dogmes » par son expérience personnelle, les regarde comme le « grand héritage de l'évolution humaine morale et religieuse, donné à l'humanité dans la religion de Jésus ».

Viendraient ensuite les « dogmes » historiques tels que le crucifiement, la mort, la sépulture de Notre Seigneur. « Ceux-ci, écrit le R. Major, sont de moindre importance : la religion chrétienne peut survivre sans eux ; ce ne sont ni des vérités axiomatiques morales et spirituelles, ni des vérités prouvées par l'expérience : leur preuve est historique. Pour ceux-ci, les chrétiens dépendent donc des critiques et des historiens les plus compétents. »

Enfin la dernière catégorie comprendrait les dogmes scolastiques : ils seraient « un produit ecclésiastique des spéculations des Pères grecs et latins, des savants du moyen âge, des Réformateurs protestants. Ils demandent un examen attentif, nous dit le R. Major, car il y en a de bons et de mauvais. Ils sont d'un certain intérêt pour les théologiens et les chrétiens à l'esprit spéculatif [...]. Ces « dogmes », lui semble-t-il, ne devraient pas être imposés comme s'ils étaient infaillibles (1) ».

Une telle conception des vérités révélées montre assez clairement les dangers de cette doctrine nouvelle qui, malgré ses apparences, cherche en réalité à détruire le christianisme jusque dans ses fondements.

Contrairement à la *Low Church*, qui est sans influence intellectuelle, ce parti a des prétentions scientifiques. Il fait paraître de nombreuses publications antidogmatiques telles que l'*En-*

(1) H. D. A. MAJOR, *English Modernism, its origin, methods, aims*, Cambridge, Harvard University Press, 1927, pp. 86-87.

cyclopaedia Biblica. Ses adeptes cherchent à gagner à leurs idées les *clergyman* intelligents du pays et ne cachent pas leur scepticisme intégral dans des revues telles que *Hibbert Journal* et *The Modern Churchman*. A la tête de ce mouvement, nous pouvons citer, en plus du R. Major, le R. Inge, doyen de saint Paul à Londres ; le Dr Barnes, évêque de Birmingham et le Dr Henson, évêque de Durham.

Cet aperçu très sommaire des différents partis de l'*Established Church* suffit à montrer la difficulté d'un retour global au catholicisme d'une Église aussi hétérogène. Le cardinal Mercier ne se faisait aucune illusion. Le 25 octobre 1925, il s'en exprimait ainsi à l'archevêque de Canterbury : « Au cours de nos réunions, à mesure que les échanges de vues se prolongent [...], les difficultés du succès final deviennent plus obsédantes et les motifs naturels d'espérer sont moins convaincants (1). »

Les participants des « Conversations » ne prétendaient d'ailleurs nullement arriver à un accord immédiat. Ils savaient trop bien que les questions de ce genre ne se résolvent pas du jour au lendemain. Leur but était seulement de « mettre progressivement au jour ce qui est de nature à favoriser l'union (2) ». Et cette œuvre, ils l'ont accomplie dans une atmosphère de charité et de confiance réciproque.

Dans le mouvement de convergence de l'Église catholique et de l'Église anglicane, les Conversations de Malines ont été une étape dont nous ne saurions trop apprécier l'étendue. Si elles ont fait craindre aux catholiques anglais un ralentissement momentané du cours normal des conversions individuelles, du moins ont-elles réalisé le premier but désiré : elles ont mis en lumière les points d'accord et frayé le chemin qui, nous osons l'espérer, conduira un jour à l'unité chrétienne.

Ce qui est peut-être plus admirable encore, c'est l'atmosphère de charité dans laquelle ces entretiens ont eu lieu. Au dire d'un des représentants de l'Église anglicane, le Dr Robinson, doyen de Wells, ils durèrent « des heures et des heures sur les sujets les plus graves qui divisent », et cependant, pas un seul « instant la cordialité des rapports n'a été troublée ni la confiance dans l'avenir déconcertée (3) ».

(1) Lettre publiée dans *The Conversations at Malines*, 1921-1925, Oxford, University Press, 1927, pp. 61 à 69.

(2) Cf. *The Conversations at Malines*, 1921-1925, *Original documents*, p. 292.

(3) Cardinal D. J. MERCIER, *Œuvres pastorales*, Louvain, Warny, 1929, in-8°, t. VII, p. 294.

« Les desseins de Dieu ne seront accomplis par aucun plan de réunion qui ne comprendrait pas finalement la grande Église latine d'Occident, avec laquelle notre histoire a été si intimement associée dans le passé et à laquelle nous unissons encore tant de liens de foi et de tradition communes. Si faibles que puissent paraître à présent les chances d'atteindre un pareil idéal, le sentiment de la commission est que, dans toute tentative de réunion, il faut avoir en vue l'unité tout entière ; et elle n'abandonne pas l'espoir que l'attitude de l'Église de Rome, au moins dans certaines parties du monde, puisse changer dans un avenir assez prochain (1). »

Et encore : « Persuadés — assurent les évêques anglicans dans la résolution 32 — que c'est uniquement par des discussions approfondies que les erreurs et les malentendus seront écartés et l'unité pleinement réalisée, nous exprimons notre admiration pour le courage et la charité dont le cardinal Mercier a fait preuve en organisant les Conversations de Malines, quoiqu'elles n'aient été ni officielles ni pleinement représentatives des Églises. »

Nous avons déjà parlé des anglo-catholiques, de leur position dans l'Église Établie, de leurs efforts en vue de la rénovation religieuse dans le sein de l'anglicanisme. Nous allons montrer maintenant le groupe des proromains de plus en plus nombreux et influent. Nous ferons ressortir tout ce que portent en eux de commun ces héritiers intellectuels et religieux des grands Tractariens, leur activité et leurs efforts nouveaux, à l'occasion du centenaire du mouvement d'Oxford, pour se rapprocher toujours davantage de leur but : l'union avec Rome.

Tandis que le centre de l'Église anglicane est rationaliste ou moderniste et la gauche évangélique foncièrement protestante, le groupe « proromain » appartient à cette aile droite communément appelée aujourd'hui le parti anglo-catholique. Il serait erroné de croire que ce parti de l'Église Établie est parfaitement homogène : il le devient au contraire de moins en moins. Plus il gagne des éléments venant des autres partis — et ces gains sont considérables depuis quelques années — plus aussi il perd son unité du fait de l'influence de ces éléments nouveaux qu'il assimile imparfaitement. De sorte que l'anglo-catholicisme, dans la mesure où il fait entrer en lui les différents partis de l'anglicanisme tend à reproduire en lui-même leurs nuances

CHAPITRE XII

L'ACTIVITÉ DES ANGLO-CATHOLIQUES PROROMAINS ET LEUR POSITION DOGMATIQUE

Les Conversations de Malines ont montré clairement le peu d'espoirs d'un accord dogmatique et disciplinaire prochain entre l'Église romaine et l'Église anglicane *tout entière* : le centre de celle-ci est trop moderniste et l'extrême-gauche trop antiromaine. En admettant que tout aille pour le mieux, deux hypothèses restent donc possibles : l'union avec Rome des seuls anglo-catholiques proromains dans l'éventualité d'un *desestablishment*, séparation de l'Église et de l'État, ou bien, dans un avenir beaucoup plus éloigné, l'union avec Rome de l'Église Établie, revenue quasi entièrement à la foi et à la pratique catholique par une voie aussi mystérieuse que celle suivie par le mouvement parti d'Oxford en 1833.

Puisque les anglo-catholiques sont toujours dans l'*Established Church*, c'est à la réalisation de ce dernier idéal qu'ils travaillent. Ils sentent leur confiance croître d'autant plus que les documents officiels ne cessent de bénir et d'approuver leurs efforts :

« Comme membres de l'Église d'Angleterre, — nous déclareront les évêques anglicans réunis en 1930 au palais de Lambeth, — nous confessons que nous sommes responsables pour une part de la rupture de l'unité ; et nous croyons que l'on ne pourra espérer la réunion dans une fraternité reconstituée que lorsque tous s'uniront dans la pénitence pour effacer la faute qu'eux et leurs ancêtres ont commise en provoquant ces divisions entre chrétiens, si néfastes à la vitalité de l'Église (1). »

Et la commission faisant sienna une fois de plus la déclaration de 1908, reprise déjà en 1920, ajoute :

(1) *The Lambeth Conference 1930*, London, S. P. C. K., 1930, Rapport, pp. 111-112.

(1) *The Lambeth Conference 1930*, London, S. P. C. K., 1930, Rapport, p. 131.

auxquelles il donne, il est vrai, une teinte de ritualisme. C'est ainsi que parmi ses membres s'honorant tous du titre de « catholiques », les uns veulent aujourd'hui d'un anglo-catholicisme antipapiste, les autres d'un anglo-catholicisme moderniste, d'autres enfin, dont le nombre et l'homogénéité s'accroît sans cesse, tendent à reconnaître tous les droits revendiqués par la papauté, ils veulent d'une religion d'autorité : ce sont les proromains. Dans l'éventualité de l'union, ils demanderaient à Rome des concessions disciplinaires. Ils savent que ce sont les seules qu'ils peuvent espérer. L'encyclique *Mortalium animos* leur a clairement rappelé la conception catholique de l'union : « En définitive, c'est au Siège apostolique fondé en cette ville (de Rome)... que doivent revenir les fils séparés. Qu'ils y reviennent non avec la pensée, et pas même l'espoir que l'Église du Dieu vivant, colonne et soutien de la vérité, sacrifiera l'intégrité de sa foi [...] » Ces proromains ne songent donc aucunement à former une fédération d'Église selon la conception des pauci-chrétiens exposée aux conférences de Lausanne et de Stockholm. Ils n'espèrent même pas avec certains anglicans du centre ou de gauche que l'Église romaine changera un jour sa doctrine de l'union. Ils signeraient volontiers ces lignes écrites par un de leurs leaders : « Si Rome cédaît sur ses positions de *fide*, Rome cesserait d'être Rome (1). »

Pour bien connaître ces anglo-catholiques proromains, nous pourrions même dire tous les anglicans — n'est-il pas indispensable de toujours aller à eux avec sympathie et de les recevoir de même? Ne faut-il pas refuser d'accepter les préjugés vieillissants que certains catholiques s'efforcent encore d'inculquer avec la meilleure foi du monde? Se rappelant le mot de saint Augustin, *amor dat novos oculos*, n'est-il pas permis de penser qu'en l'occurrence cette attitude bienveillante est plus que jamais nécessaire à l'intelligence des âmes? C'est alors qu'elles se révèlent sans feinte, désireuses de faire connaître, sur le continent, le monde d'affinités qui s'éveille dans le plus profond d'elles-mêmes. Cet éveil collectif d'une religion endormie dans le subconscient atavique, ce désir de revivre en parfaite unité de foi avec les catholiques, leurs frères de jadis, trouvent déjà — ils le savent — un accueil sympathique en ces pays si favorables à leurs efforts pour l'union. Chez les personnalités qui

(1) *Were she to surrender her de fide positions, Rome would cease to be Rome.* Spencer Jones, *Catholic Reunion*, Oxford, Blackwell, 1930, in-8°, p. 72.

furent à Rome en 1895 et 1896, chez celles qui furent à Malines aux Conversations d'après-guerre, chez leurs contemporains leaders du mouvement anglo-catholique, chez les *churchmen* des générations nouvelles aussi bien que chez les jeunes *undergraduates* d'Oxford, on rencontre un désir commun intense et même passionné, chez plus d'un : celui de la « corporate union » avec Rome.

Pour réaliser cet idéal, des associations nouvelles se sont multipliées depuis quelques années. Ces œuvres extérieures ne sont d'ailleurs qu'un symbole de l'esprit intérieur qui anime les proromains.

En 1927, les étudiants d'Oxford fondent la *Society for reunion* dont le but est de « promouvoir l'unité de la chrétienté spécialement par la prière, l'étude et la parole ». La société est composée avant tout d'étudiants anglicans, appartenant à l'université, et de membres honoraires élus par le comité exécutif. Elle n'exclut cependant pas les étudiants des autres communions qu'elle reçoit à titre de membres associés. Tandis que la haute direction appartenait il y a quelques années encore au Rev. J. W. C. Wand, doyen d'*Oriel College* et au Rev. Darwell Stone, principal de *Pusey House*, le président, le secrétaire et le trésorier sont des *undergraduates* de l'Université. Ce n'est pas sans une vraie joie que nous avons constaté le sens profond du christianisme qui anime la jeune direction de la *Society for Reunion*. Ces étudiants unionistes, espoir de l'anglicanisme de demain, ont une intelligence perspicace du péril moderniste qui les menace. Il y a quelques années, l'un d'entre eux, non pas un des moins en vue de ce jeune groupe si désireux de l'unité, parlait d'un air grave de l'invasion des doctrines latinisantes dans le monde universitaire; puis, conscient de ses responsabilités, il passait en revue les principaux leaders actuels de l'anglo-catholicisme d'Oxford, devant tel ou tel nom il s'arrêtait parfois, comme pour être bien sûr du jugement qu'il allait porter, et d'un ton de soulagement : « Ah! celui-là, nous pouvons compter sur lui, sa doctrine est encore saine, très saine, *sound, very sound.* »

Un des *undergraduates* d'Oxford, membre de la *Society for Reunion*, écrivait dernièrement à un prêtre catholique du continent à propos des efforts de étudiants anglicans pour la réunion avec le Saint-Siège : « Comme il est encourageant pour nous de trouver de la sympathie « de l'autre côté » ! Nous en rencontrons si peu ici [...]. Il est naturel, il est vrai, que les catholiques veulent avoir la preuve de l'orthodoxie de l'union désirée

par nous [...]. Celle-ci ne se réalisera que par le travail incessant et aride d'un noyau déterminé. User sa vie dans ce dessein n'est-ce pas un idéal digne de n'importe quelle vie humaine? [...]. » Vient ensuite quelques remarques sur le trop petit nombre de jeunes gens doués des qualités requises pour cette œuvre; puis la lettre continue : « Mais avec Dieu tout est possible. Quant à nous, nous continuons à enseigner, à exhorter, à travailler, jusqu'à ce qu'enfin notre but se réalise. »

Le choix des conférenciers pour les meetings de cette société estudiantine, qui se tiennent à *Pusey House* plusieurs fois par trimestre, est guidé par ce même souci du rapprochement de la papauté et de la lutte contre le modernisme. C'est ainsi que le président fait appel aussi bien à des conférenciers catholiques, et à des spécialistes du problème de l'union avec les Églises orientales qu'à des anglo-catholiques proromains, tous opposés au latitudinarisme doctrinal. Voici, par exemple, le programme des conférences du premier trimestre de l'année 1932-1933 : Le 24 octobre : « L'Église anglo-saxonne et la papauté » par le R. J. G. Morton Howard, M. A. pasteur de Wetwang; le 31 octobre : « Modernisme et perspective de réunion, » par le R. P. Woodlock, S. J. de la résidence des Pères Jésuites de *Farm Street*; le 7 novembre : « Les mouvements pour la réunion avant 1833 », par le R. L. F. Simmonds, M. A., de Carshalton. Nous pourrions poursuivre ainsi la liste de ces programmes; ils sont tous révélateurs de ce désir sans cesse croissant, celui de la réunion avec Rome.

Le jour de la Toussaint 1926, une autre société pour l'union des Églises devait naître à New-York et venir bien vite prendre racine dans la vieille Université anglaise. De là elle se propage dans toute la Grande-Bretagne. Elle a été fondée par un groupe de pasteurs anglicans qui, par l'étude du Nouveau Testament et de l'Histoire de l'Église sont arrivés à croire en la primauté de saint Pierre et de ses successeurs. D'accord sur ce point important, ils établirent les constitutions de l'association et lui donnèrent le nom de *Confraternity of Unity* (1). Celle-ci est composée de membres de la Communion anglicane qui admettent la papauté comme centre d'unité de toutes les Églises. Les adhérents les plus nombreux et de beaucoup les plus actifs

(1) Cf. dans le Fonds PIERCE, *Confraternity of Unity, Notes on its foundations* by T. Bowyer Campbell and H. K. Pierce, 1939; et, sur le but de cette association, cf. [H. K. PIERCE], *The Aims of the Confraternity of Unity*, Baxter Press, Oxford, 1933, in-42, 11 pp.

sont des *clergymen* qui, tout en restant dans l'Église Établie cherchent à promouvoir la *corporata union* avec le Saint-Siège. Ils admettent, comme dogme de foi, le symbole des Apôtres, celui de Nicée et celui dit de saint Athanase; ils sont tenus de les interpréter selon les définitions et la Tradition de l'Église catholique. Ils acceptent également — nous citons le texte de leurs constitutions — « les définitions dogmatiques des sept conciles œcuméniques telles qu'elles ont été reçues par les Églises de l'Est et de l'Ouest ainsi que les définitions des conciles généraux que le Saint-Siège considère comme œcuméniques ».

Dans la profession de foi des membres de la *confraternity* nous pouvons lire les déclarations suivantes qui contiennent implicitement toute la foi catholique :

« Je crois à la primauté non seulement d'honneur, mais de juridiction du Pontife romain, successeur de Pierre, prince des Apôtres, vicaire de Jésus-Christ. Je crois en la vénération des saints et de leurs images. Je crois en l'autorité de la Tradition des Apôtres et de l'Église, en celle de l'Écriture Sainte que nous devons interpréter et comprendre seulement dans le sens tenu par notre Mère la sainte Église catholique. Je crois aussi en toutes les autres vérités définies et déclarées par les sacrés canons et par les conciles généraux, particulièrement par le saint concile de Trente et ceux qui ont été promulgués depuis et déclarés par le concile général du Vatican, spécialement en ce qui concerne la primauté du pontife romain et l'autorité de son magistère infaillible (1). »

Le nombre des membres de la C. U. s'est accru rapidement. La section américaine est actuellement séparée de la section anglaise. Dès l'année de la fondation, cette société lançait une revue qui, avec le titre de *Bulletin of the Confraternity of Unity*, porte sur la couverture les clefs de saint Pierre et les deux textes suivants : *Major autem horum est caritas et Tu es Petrus et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam*. Le premier rappelle que la charité doit présider à toute œuvre de rapprochement et le second, le lien nécessaire entre l'Église et la papauté.

Les anglo-catholiques proromains ne se contentent pas de l'action : ils animent cette action par la prière. Du même désir de réparer le schisme d'Henri VIII devait naître une ligue de supplications pour l'union des Églises. Sa fondation a été décidée en 1907 à la suite d'une correspondance échangée entre

(1) *The Constitutions of the Confraternity of Unity*, Concord, N. H. The Rumford Press, 1932, art. 3.

le R. Spencer Jones, qui fut longtemps recteur anglican de Moreton, et le R. Paul James Watson, supérieur de la société anglicane de l'Expiation à Graymoor près de New-York (1). Ces prières publiques se font surtout pendant l'octave du 18 au 25 janvier, de la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome à celle de la conversion de saint Paul. Elles n'ont pas d'autre but que la réalisation de la prière sacerdotale du Christ. De là le nom de cette semaine de prières : *The Church Unity Octave* (2). Pendant ces huit jours, dès 1936, plus de trois mille membres du clergé anglican faisaient prier plusieurs millions de fidèles.

Il est aisé de voir les ressemblances entre cette association et l'A. P. U. C., fondée jadis par le Dr Lee et Ambrose Philipps de Lisle. Elle en diffère cependant. Les anglicans, forts des leçons du passé, ne cherchent pas à faire entrer les catholiques dans la ligne. Ceux-ci n'en sont pas moins invités à prier pour l'union des Églises.

Depuis 1927, l'esprit de ces sociétés, qui s'efforcent de promouvoir la *corporative union* avec Rome, a pénétré fort avant dans les âmes des anglo-catholiques proromains. Les Conversions de Malines, nous disent-ils, bénies et encouragées par le Saint-Père, nous ont prouvé assez clairement que l'autorité suprême de l'Église romaine envisage la possibilité de la *corporative union* désirée par nous. Nous n'ignorons pas l'abîme qui nous a séparés de Rome depuis quatre siècles et les efforts désormais nécessaires pour le combler. Nous comprenons parfaitement qu'il ne peut pas être question d'union anglo-romaine sans accord dogmatique préalable. Notre désir actuel

(1) Le Rev. Paul-James Watson, évêque anglican, est passé au catholicisme en 1910 avec toute sa Congrégation de l'Atonement. Deux ans auparavant, en mai 1908, le Rev. William Mc GARVEY, anglican, fondateur de la *Congregatio sociorum sancti salvatoris* de Philadelphie, était déjà passé au catholicisme avec une grande partie de sa Congrégation. (Cf. William L. HAYWARD, *The C. S. S., the quest and Goal of the Founder, the Right Rev. William Mc GARVEY*, Philadelphia, Jefferies and Manz, 1940, in-8°, x — 417 pp.)

(2) Cette semaine de prières pour l'Unité des Églises, née dans la Communion anglicane, près de New-York, devait bien vite se répandre dans toutes les confessions chrétiennes. Dès 1909, la « Semaine » était approuvée par Pie X. En 1926, Benoît XV devait l'étendre à toute l'Église catholique. En 1932, elle est pratiquée par l'Église orthodoxe. En 1936, elle est adoptée par le synode des Églises réformées de France et observée par un nombre important de pasteurs suisses, allemands et nordiques. En 1943, pour ne parler que de la France, la Semaine de l'Unité Chrétienne est célébrée à Paris, Lyon, Marseille, Strasbourg, Mulhouse, Grenoble, Toulouse, Angers et encore une dizaine d'autres grandes villes.

est de voir les catholiques romains nous tendre la main pour nous aider à franchir *corporately*, étape par étape, le chemin qui nous sépare d'eux. Nous voudrions rencontrer chez eux — nous parlons de ceux de notre pays — une compréhension plus sympathique de notre position de fait : nous sommes les descendants des malheureux catholiques qui se sont laissés entraîner dans le schisme du xv^e siècle. Nos ancêtres n'ont pas eu, comme certains que nous admirons, l'esprit des martyrs : ils n'ont pas été des héros, mais leur attitude a été humaine. Il n'était que trop naturel que la majorité de l'Église d'Angleterre se soumit aux lois d'État : l'insoumission avait des conséquences si désastreuses. C'est ainsi qu'environ six mille sur huit mille pasteurs féchirent avec leurs ouailles. D'ailleurs, habitués aux changements de régimes et aux fluctuations religieuses et politiques d'alors, ne pensaient-ils pas que le schisme serait de courte durée? Ne devez-vous pas reconnaître aussi — c'est un fait historique — la déchéance morale de la papauté de cette époque? Il est si difficile pour le commun des mortels de faire la distinction entre l'homme privé et l'homme public, entre la foi intacte et la moralité relâchée. Paul IV ne disait-il pas que ses prédécesseurs avaient tout fait pour détruire l'Église? Il a fallu attendre le concile du Vatican — Dom Butler l'a très justement remarqué — pour constater une dévotion unanime à l'égard de la personne du Souverain Pontife : cela était inconnu au xv^e siècle. L'infailibilité et la primauté de juridiction (1) des pontifes romains n'avaient pas encore été définies. A cette époque de scandales religieux, n'était-il pas facile de justifier cette séparation qui aurait pu n'être que de courte durée : elle n'impliquait pas la négation explicite du dogme catholique. Bref, nos ancêtres du xv^e siècle avaient bien des excuses. Nous, anglicans d'aujourd'hui, nous sommes leurs descendants. Nous regrettons le schisme et nous voudrions le réparer. Avec votre charité, vous catholiques, ne chercherez-vous pas à comprendre qu'historiquement nous ne pouvons être que là où nous sommes? Notre retour à l'unité romaine dépend en grande partie de votre attitude.

Le Saint-Père a parlé récemment de la grande apostasie chrétienne des temps modernes. Notre séparation vous affaiblit, vous catholiques romains, aussi bien que nous-mêmes. Nous

(1) Il semble qu'ici il y ait erreur puisque, manifestement, le concile de Florence dans son décret d'union avec les Grecs (6 juillet 1439) avait défini la primauté de juridiction.

avons cependant un si grand nombre de points communs en notre foi. A quoi vous sert-il donc de vous aliéner tout ce corps anglican qui veut maintenant du catholicisme? Et, cependant, ne continue-t-on pas toujours à nous dire : « Les catholiques romains ne feront rien pour remédier au schisme, jamais ils ne vous tendront la main. Sur le continent seulement vous trouverez une compréhension sympathique (1). »

* * *

Pour préparer le centenaire du mouvement d'Oxford, les anglo-catholiques proromains ont publié, le 1^{er} octobre 1932, un Manifeste (2) signé de cinquante et un des leurs. Les modernistes ainsi que les anticipistes de l'Eglise anglicane se sont efforcés de diminuer l'importance du document. Ils ont beaucoup insisté sur deux rétractations de signataires, sans parler de tous ceux qui sont venus prendre leurs places. En réalité, déjà au mois de février 1933, plus de trois cent cinquante nouvelles signatures de *clergymen* anglicans étaient venues s'ajouter aux anciennes (3). Et depuis lors, nous

(1) Ce plaidoyer anglican est la *substance* d'une conférence privée donnée à Londres, le 27 juin 1932, devant les personnalités du clergé catholique outre-Manche. Son auteur est un *clergyman*, un des leaders du groupe proromain dont il s'est efforcé de traduire les idées. Nous croyons plus conforme à ses désirs et à ceux du clergé catholique d'Angleterre de ne citer aucun nom.

(2) Pour le texte original du *Manifeste*, suivi des signatures, cf. Fonds PIERCE.

(3) Voici les cinquante et une signatures qui figurent sur le document original : W. Robert Corbould, rector of Carshalton ; H. J. Fynes-Clinton, M. A., rector of Saint-Magnus the Martyr, London ; S. Herbert Scott, D. Phil., B. Litt., F. R. H. S., rector of Oddington, Oxon ; Silas M. Harris, M. A., vicar of Egmont, Notts ; A. H. Baverstock, M. A., Master of S. S. C. ; J.-E. Watson, M. A., vicar of Saint-Alban's, Fulham, London ; W. Dolman, A. K. C., rector of Cromwell, Notts ; R. E. Young, B. A., vicar of Saint-Thomas, Shepherds Bush ; Spencer Jones, M. A. ; Wilnot Phillips, B. A., rector of Plaxtol, Kent ; T. Henry Dale, vicar of Saint-Andrew's, Plaistow ; H. W. G. Kenrick, M. A., vicar of Holy Trinity, Hoxton ; J. G. Morton Howard, M. A., vicar of Wetwang, Yorks ; lord Victor Seymour, M. A. ; A. Saint-Leger Westall, M. A., late vicar of Twyford, Bucks ; Donald Hole, A. K. C., Saint-James, Lodge, Fulham ; P. J. Schaw, M. A., rector of All Saints, North Saint-York ; A. W. Wells, B. A., vicar of Whitworth, Rochdale ; H. C. Pierce, Priest of the Diocese of New-York, U. S. A. ; H. C. Butler, M. A., rector of Kettlebaston, Ipswich ; H. J. F. Arnold, L. Th., rector of Gate Burton, Gainsborough, Lincs ; A. M. Baines, vicar

assure-t-on, des adhésions nouvelles ne cessent d'augmenter ce nombre.

Imprégné de l'esprit de la C. U. (1) le manifeste a pour but d'attirer l'attention sur la déviation de l'anglo-catholicisme contemporain et de rappeler la vraie voie tracée par Keble et Pusey. « Le mouvement d'Oxford, — lions-nous dans ces déclarations, — fut dès 1833, date de son début, un retour tenace et progressif à la foi et à la pratique du christianisme historique [...]. Dans le mouvement anglo-catholique moderne, une grande partie de l'enthousiasme pour la célébration du centenaire, ne fait que marquer un abandon très net des principes et de l'idéal primitifs d'Oxford, tels qu'ils se sont développés progressivement les soixante premières années du *Revival*. Il est clair qu'aujourd'hui il existe un courant et une tendance qui entraînent le plus grand nombre des anglo-catholiques vers une scission fondamentale d'avec la religion des grands *leaders* promoteurs du mouvement. Celui-ci est actuellement infecté d'un esprit de compromis et de modernisme qui, peu à peu, fermente dans la masse et menace de la faire dévier de son véritable cours. Des chefs très en vue s'efforcent continuellement, par la parole et la plume, de compromettre le *Revival*

of Saint-Osmund's, Parkstone, Dorset ; George P. Crookenden, M. A., rector of Markham Clinton, Newark, Notts ; A. M. Cazalet, M. A., rector of Saint-Olave and Saint-John's, Southwark ; T. Whitton, M. A., rector of Langenhoe, Abberton, Colchester ; William B. Manahan, M. A., rector of Saint-Swithun's, Worcester ; E. S. Maltby, B. A. ; W. G. Hargrave Thomas, B. A., vicar of Needham Market, Suffolk ; C. E. Roe, M. A., vicar of Saint-Mary's, Buxted, Sussex ; Ernest B. Clarabut, E. A., rector of Blisland, Bodmin ; James Plowden Wardlaw, K. C. M. A., vicar of Saint-Clement's, Cambridge ; W. G. Roach, vicar of Elkesley, Retford, Notts ; C. Willoughby Gabb, vicar of Carleton, Pontefract, Yorks ; A. N. Acheson, M. A., late vicar of Down Ampney, Glos ; H. Hubert Heap, M. A., rector of Ampton, Bury Saint-Edmund's ; Alec. C. Durham, M. A., vicar of Saint-Michael in Swanmore, Ryde, I. O. W. ; C. B. Woolley, rector of Church Lench, Evesham ; C. W. Coles, A. K. C., vicar of Saint-Agatha's, Portsmouth ; W. H. Pickburn, M. A., vicar of Saint-Peter's Folkestone ; H. S. G. Walker, B. A., vicar of Christ Church, Belper ; J. R. Francis Frazer, M. A., vicar of Christ Church, Doncaster ; T. C. Calvert, A. K. C., vicar of Saint-Peter's, Acton, London ; A. Hope Patten, vicar of Walsingham, Norfolk ; Bernard Walke, vicar of Saint-Hilary, Mazonion, Cornwall ; W. S. Brindley, vicar of Old Leake, Boston, Lincs ; Alfred Linsell, rector of West Retford, Notts ; F. L. Hillier, A. K. C., vicar of Saint-Silas, Kentish Town ; Dom Martin Collett, O. S. B., B. Sc., A. K. C. ; Dom Anselm Hughes, O. S. B., M. A. ; R. V. Eden, B. A., vicar of Sibsey, Boston, Lincs.

(1) Cf. Max PRIBILLA, S. J., *Stimmen der Zeit*, Februar, 1933, p. 298.

par cet abandon de ses tendances primitives. Le grand nombre des simples fidèles est tout à fait innocent et inconscient de ce fait. »

Après avoir rappelé cette déviation, si évidente maintenant que les théologiens libéraux en expriment leur satisfaction, le Manifeste insiste sur « la pénétration du modernisme dans des points de doctrine aussi primordiaux que la personne de Notre-Seigneur et en elle l'union des deux natures ; l'interprétation de l'Écriture Sainte ; l'autorité et l'infaillibilité de l'Église ; les normes morales du christianisme historique. »

A côté de ces tendances latitudinaires, « un bon nombre de leaders de l'anglo-catholicisme contemporain, gênés de cette déviation qu'ils ne comprennent que trop essaient — nous citons le texte du Manifeste — de créer et de justifier une interprétation insulaire et particulariste de la foi universelle. Ils en arrivent à renier virtuellement le caractère « catholique » et, par un usage illogique du mot, à donner une importance illégitime à celui d'« anglo ». Ils abandonnent les droits nécessairement exclusifs de la vérité catholique et commentent maintenant à se faire les avocats et les défenseurs d'une nouvelle *comprehensiveness* et tolérance de doctrines contradictoires sur des questions considérées comme fondamentales dans l'Église d'Angleterre. Ils prétendent vouloir désormais occuper dans cette Église une position analogue à celle de ces nombreuses « écoles d'opinion » qui se contredisent les unes les autres. »

Devant ce péril menaçant, les signataires du Manifeste, représentant au moins partiellement les anglo-catholiques proromains, tiennent à rejeter publiquement ces tendances nouvelles, si opposées au véritable esprit des grands Tractariens. Ils considèrent que c'est « un devoir pour eux à l'occasion du centenaire [...], qu'il est nécessaire de se réveiller devant le danger des événements récents ». Pour ne laisser aucun doute sur leur position dogmatique, ils publient, sur les points contestés, une profession de foi très claire. Celle-ci fait l'objet de la seconde partie du document. Parmi les sept points mis en relief, ils déclarent rejeter particulièrement « l'enseignement cénotique [...], qui est la négation de l'immutabilité et de l'omniscience du Christ dans sa vie incarnée ». Ils rejettent également « toutes les théories tendant à diminuer l'inspiration et l'autorité des Écritures Saintes ; ils reconnaissent à la seule Église catholique le droit et le pouvoir de les interpréter avec autorité. » Ils déclarent ensuite — et cela est un point

de la plus haute importance chez ces anglicans à qui on reprochait avant tout la doctrine du libre examen — « que la religion catholique est divinement révélée et qu'elle est essentiellement une religion d'autorité (1) ; par conséquent la foi n'est pas à la merci de la spéculation et de l'imagination de n'importe quel enseignement individuel ». Poursuivant dans ce sens, ils reconnaissent à la seule « Église visible, historique et catholique fondée par Notre-Seigneur, le droit ultime et absolu de définir la foi ; en conséquence nécessaire, nous affirmer-ils, nous répudions comme définitive toute autorité locale ou inférieure : les déclarations des évêques anglicans et leurs interprétations des formulaires anglicans ne sont dignes d'attention que dans la mesure où elles sont fidèles à la foi et à la pratique catholiques ; quand elles s'en éloignent, elles doivent être désavouées ». Ces anglo-catholiques proromains rejettent donc « totalement l'idée d'une religion, et *a fortiori* d'un anglo-catholicisme qui, dans sa foi, sa pratique ou sa morale, s'écarte des normes catholiques ».

Voulant donner « un exemple important de ces abandons de la morale catholique », ils rappellent combien ils désapprouvent la fameuse résolution 15 de la Conférence de Lambeth, 1930 (2) : « Il y a pour nous un devoir — nous déclarent-ils — à répudier la tolérance ou même l'appui positif que certains anglo-catholiques accordent à l'approbation immorale d'actes anticonceptionnels artificiels, approbation donnée par de nombreux évêques à Lambeth. »

La place exceptionnelle de la religion catholique est très clairement mise en relief : cette religion — nous affirme le Manifeste — « ne peut pas être assimilée à une des nombreuses « écoles de pensée » ou versions du christianisme qui rivalisent

(1) Ces mots sont en caractères gras dans le texte du Manifeste.

(2) Voici la traduction de cette résolution 15, si vivement attaquée par les anglo-catholiques : « Quand on est moralement obligé et qu'on se croit vraiment tenu d'éviter ou de limiter les naissances, il faut prendre les moyens conformes aux principes chrétiens. Le moyen primordial et ordinaire consiste à vivre par la force de l'Esprit-Saint en continence parfaite (pour autant qu'il est nécessaire) et cela par une vie de restriction et de maîtrise de soi. Néanmoins, dans le cas d'une telle obligation, lorsqu'il y a une obligation moralement valide d'éviter la continence parfaite, la Conférence convient qu'on peut user d'autres moyens à condition de le faire à la lumière des mêmes principes chrétiens. La Conférence rappelle qu'elle a condamné sévèrement toute limitation de la conception qui ne serait inspirée que par des motifs d'égoïsme, de luxure ou de simple commodité. »

les uns avec les autres ». « Nous la tenons pour la seule religion chrétienne authentique (1) et nous reconnaissons son droit exclusif sur tous les hommes [...] »

Sans exposer explicitement la solution de continuité entre l'Église anglicane d'aujourd'hui et l'Église d'Angleterre d'avant la Réforme, le Manifeste reconnaît cependant que « la préention de l'Église d'Angleterre d'être la continuation [...] de l'Église de saint Augustin et de saint Théodore, implique l'unité de foi et de pratique avec l'Église catholique du passé qui était en communion indiscutable avec toute l'Église catholique et possédait la foi commune du christianisme. Cette continuité essentielle — lisons-nous — n'est pas garantie par la simple succession dans les biens d'Église, ni par la reconnaissance des cérémonies, ni par l'emploi des formules, mais uniquement par l'unité complète de foi, seule justification de son existence ».

Dans le problème délicat des relations de l'Église et de l'État, les signataires prennent la position des grands Tractariens : « Avec les premiers Pères d'Oxford, déclareront-ils, nous rejetons le contrôle exercé par l'État sur l'Église en matière spirituelle et la philosophie érastienne, qui tâche de justifier ce contrôle. Nous y voyons la véritable cause de la plupart des maux, dont nous souffrons, et particulièrement de notre séparation *de facto* de l'Église catholique. »

Le Manifeste rappelle enfin que la réunion avec Rome a été le véritable but du mouvement d'Oxford et doit être celui du mouvement anglo-catholique d'aujourd'hui : « La logique des principes qui inspirèrent le mouvement primitif, déclare-t-il, postule nécessairement la réunion. Notre-Seigneur n'a fondé qu'une Église, dont les membres doivent être en communion les uns avec les autres. Cette Église, une et catholique, a été bâtie sur saint Pierre, son fondement et son chef, et sur terre elle a pour toujours son centre et son guide dans le successeur de saint Pierre. Nous confessons cette vérité et, tout en travaillant aussi à réaliser la réunion avec les Églises orthodoxes de l'Est, nous déclarons que le *but réel et essentiel* (2), c'est la réunion avec le Siège apostolique de Rome [...]. Nous lançons de nouveau un appel afin qu'on travaille et qu'on prie pour l'unité extérieure avec le monde catholique et le Saint-Siège, qui seul justifiera et couronnera les efforts et les sacrifices

(1) En caractères gras dans l'original.

(2) *Ibid.*

de ceux qui nous ont précédés : par la grâce de Dieu cette unité fera pleinement mûrir la semence jetée par les Pères d'Oxford et fera aboutir parfaitement le mouvement. »

* *

Étudiant la vie de l'Église à travers les siècles, ces mêmes anglo-catholiques proromains saisissent mieux le fondement scripturaire des droits revendiqués par la papauté. Les articles sur « saint Pierre et saint Paul dans le Nouveau Testament et la primitive Église (1) », publiés par le Dr C.-H. Turner, peu de temps avant sa mort, montrent assez clairement le progrès dans une doctrine si longtemps rejetée par les anglicans. Il en est de même des livres du Dr Kidd (2) et des conférences données quelques années plus tard à Oxford devant l'élite intellectuelle de l'Université par le R. T. G. Jalland, curé de *Saint-Thomas the Martyr* à Oxford (3). Ils avouent qu'une connaissance approfondie de l'Histoire rend intenable la position protestante (4). Bien plus, ils publient des ouvrages historiques de haute valeur auxquels les antipapistes sont impuissants à répondre. Tel le livre du Dr Kidd sur la Contre-Réforme (5) et celui du R. S. Herbert Scott sur « la Papauté et les Églises orientales (6) », dont un exemplaire a été offert au Saint-Père. Dans une lettre du 25 août 1932, Pie XI par l'intermédiaire du cardinal Pacelli, tenait à exprimer sa reconnaissance personnelle à l'auteur (7).

Parmi les études exégétiques ces anglo-catholiques proromains publient sur le Nouveau Testament des livres tels

(1) Cf. *Theology*, août et octobre 1926.

(2) Kidd (Berestford James), *The Roman Primacy to A. D. 461*, London, Littérature Association, 1936, in-8°, 159 pp.

(3) JALLAND (Trevor Gervase), *The Church and the Papacy: A Historical Study: Being eight lectures delivered in the year 1942 on the foundation of the R. John Hampton*, etc., London, S. P. C. K., 1944, in-8°, 568 pp.

(4) S.-H. Scott, D. PHILL., B. LITT. (Oxon), *The Anglican Church and the Centre of Unity*, Rumford Press, Concord, N. H., 1930, p. 20 : « We must face history. But to be deep in history is to cease to be a protestant. »

(5) Kidd (B.-J.), *The Counter-Reformation, 1550-1600*, London, English Church Union, 1933, in-8°, 270 pp.

(6) S.-H. Scott, D. PHILL., B. LITT. (Oxon), *The Eastern Churches and the Papacy*, London, Sheed and Ward, 1928, in-8°, 404 pp.

(7) Cette lettre a été déposée par l'auteur à la Bodléenne où elle est conservée.

que ceux de Hoskins (1) et de Ramsey (2) et, sur l'Ancien Testament, des volumes tels que ceux de Hébert (3) et Adams (4), qui dénotent également un rapprochement des positions anglicanes de l'aile droite et du catholicisme. En patristique on peut aussi citer dans le même sens les publications de Prestige (5) et en liturgie celles de Gregory Dix (6).

Pour que leurs idées pénètrent plus facilement dans la masse des lettrés, un certain nombre de signataires du Manifeste, ont publié, à l'occasion du centenaire du *Revival*, des tracts in-8° d'environ quarante pages chacun. La brièveté de ces écrits ne les empêche pas d'avoir le réel caractère scientifique de la critique historique contemporaine. Leurs auteurs, presque tous gradués d'Oxford, sont chacun des spécialistes de la période qu'ils traitent. Poursuivant l'étude des relations de l'Église d'outre-Manche avec le Saint-Siège, depuis les débuts du christianisme jusqu'à nos jours, les auteurs des sept premiers tracts, se partageant chacun la besogne, interrogent successivement les Églises celtiques (7), l'Église anglo-saxonne (8), les

(1) HOSKINS (sir Edwyn-Clement), *The Fourth Gospel...*, London, Francis Noël Davis, 1940, 2 vol. in-8°, XLVIII, 748 pp.

HOSKINS (sir Edwyn-Clement) and DAVEY (Francis Noël), *The Riddle of the New Testament* (with a bibliography), London, Faber et Faber, 1931, in-8°, 322 pp.

(2) RAMSEY (Arthur-Michael), *The Gospel and the Catholic Church*, London, Longmans et Co., 1936, in-8°, xiv, 238 pp.

RAMSEY (Arthur Michael), *Jesus Christ in Faith and History*, An inaugural lecture in the University of Durham, October 25, 1940, London, S. P. C. K., 1941, in-8°, 16 pp.

(3) HEBERT (Arthur-Gabriel), *The Throne of David; A Study of the fulfilment of the Old Testament of Jesus Christ and His Church*, London, Faber et Faber, 1940, in-8°, 277 pp.

(4) ADAMS (William-John-Tellia-Phytian), *The Call of Israel. An Introduction to the Study of divine Election. Whith two maps*, London, Oxford University Press, 1934, in-8°.

(5) PRESTIGE (George Leonard), *God in Patristic Thought*, London, William Heinemann, 1936, in-8°, xxxiii-318 pp.

PRESTIGE (George Leonard), *Fathers and Heretics*, Six Studies in dogmatic Faith, with prologue and epilogue, Being the Braampton Lectures for 1940, London, S. P. C. K., 1940, in-8°, vii-432 pp.

(6) DIX (Gregory), *The Shape of the Liturgy*, Westminster, Dacre Press, 1945, in-8°, xix-764 pp.

DIX (Gregory), *Hippolytus, Apostolite paradosis; The Treatise on the Apostolic Tradition*, London, S. P. C. K., 1937, in-8°, lxxxii, 90 pp.

(7) R. SILAS HARRIS, M. A., *What do the Celtic Churches say?* London, Talbot and Co., Paternoster Row, 1933, in-8°, 86 pp.

(8) R. J. G. MORTON HOWARD, M. A., *What does the Anglo-Saxon Church say?* London, Talbot, 1933, in-8°, 20 pp.

conciles généraux (1), l'Église d'Angleterre (2), le xv^e siècle (3), les théologiens anglais (4) et les Tractariens (5). Et tous ces témoignages de sources très diverses se rencontrent pour proclamer la légitimité des droits revendiqués par le Saint-Siège. Bien plus, le tract III, interrogeant les conciles généraux, nous démontre avec une logique peu commune outre-Manche, l'illégitimité de la position actuelle de l'Église anglicane. Celle-ci fait continuellement appel à « la foi de l'Église primitive et indivise [...] définie par les quatre premiers conciles généraux ». La loi britannique elle-même reconnaît que ces quatre conciles sont la pierre de touche de l'erreur et de la vérité. Or l'acceptation de ces conciles de Nicée (325), Constantinople (381), Éphèse (431) et Chalcedoine (451) implique la reconnaissance des droits revendiqués par la papauté. Si donc les anglicans veulent être conséquents avec leurs principes ils doivent accepter ces droits légitimes.

Le tract VIII intitulé : « Que devons-nous dire (6)? » nous apprend la décision des proromains devant l'évidence de tels faits historiques. « Notre séparation de Rome se fit en corps, écrivent-ils, c'est en corps que doit être le remède. Les « sécessions » individuelles ne servent qu'à retarder la réunion et laissent le problème au même point.

« Le besoin suprême de l'Église d'Angleterre d'aujourd'hui est son retour en corps au Saint-Siège et ce retour en corps de notre Église n'est qu'un retour à sa vie naturelle et originelle. Cela ne signifie pas la perte de toute juste autonomie et de son propre Droit canon : Canterbury pourrait avoir une juridiction analogue à celle des patriarches orientaux et par ailleurs une décentralisation partielle de Rome pour l'administration de détail, désir qui n'est pas inconnu parmi les catholiques romains loyaux. Il est raisonnable de croire que la nouvelle conversion de l'Angleterre s'effectuerait mieux si

(1) R. S. H. SCOTT, D. PHIL., B. LITT., *What do the General Councils say?* London, Talbot, 1933, in-8°, 36 pp.

(2) R. J. G. MORTON HOWARD, M. A., *What did the Church of England say?* London, Talbot, 1933, in-8°, 32 pp.

(3) R. SPENCER JONES, M. A., *What does the XVI^e century say?* London, Talbot, 1933, in-8°, 40 pp.

(4) R. L. F. SIMMONDS, M. A., *What do English divines say?* London, Talbot, 1933, in-8°, 32 pp.

(5) R. SPENCER JONES, M. A., *What do the Tractarians say?* London, Talbot, 1933, in-8°, 43 pp.

(6) R. H. J. FYNES-CLINTON, M. A., and the R. W. R. CORBOULD, *What are we to say?* London, 1933, in-8°, 31 pp.

elle gardait un rite anglais, ce qu'on pourrait bien nous accorder [...]. *Le mouvement d'Oxford doit tendre vers le but auquel il est destiné.* C'est à nous de préparer la voie par la prière, par l'étude patiente, par l'enseignement de la vérité historique au lieu des histoires tendancieuses pleines de préjugés nationaux (1). »

Et encore : « Nous suggérons à nos frères de l'Église d'Angleterre de regarder en face la papauté et d'étudier les définitions qui les concernent et leur contenu. Nous les engagerions d'aller avec un désir d'union aux sources originales et pas simplement de lire des livres écrits dans un dessein de controverse et destinés à défendre des positions qui ne sont plus tenables aujourd'hui. »

« Nous ne devons pas permettre qu'on nous détourne de notre tâche par le mot de « déloyauté ». Il y a eu déloyauté à faire le schisme et il y a déloyauté à désirer de continuer, non pas à essayer d'y mettre fin [...]. Pour essayer de justifier les attaques contre le mouvement jusqu'ici on a toujours fait valoir que c'est un mouvement, vers Rome. Pourquoi n'irait-il pas vers le but auquel il est destiné, maintenant qu'il a reçu une approbation officielle? Il n'y a de déloyauté ni à l'égard de Dieu, ni à l'égard des intérêts les plus élevés de l'Église d'Angleterre de chercher l'union de cette Église avec la grande Église, d'où elle a tiré son origine, et de chercher à savoir si le chemin manifeste, le seul chemin, est le bon chemin et, s'il en est ainsi, de le suivre jusqu'au but, la cessation du schisme [...]. »

« Ceux qui veulent avoir une part dans l'avancement de cette cause doivent être prêts à souffrir pour elle [...] Néanmoins, qu'ils se consolent en sachant qu'il y a des centaines de prêtres et des milliers de fidèles qui se sont dégagés de préjugés vieillissants et qui tendent de nouveau leur regard vers le rocher d'où ils ont été séparés. La cause avance beaucoup. Le cardinal Mercier a écrit à l'archevêque de Canterbury : « Moissonneurs d'âmes, nous devons semer à la sueur de notre front, surtout dans les larmes, jusqu'à ce que sonne l'heure de la moisson. Quand cette heure bénie sonnera, d'autres peuvent très vraisemblablement nous avoir remplacés. Autre est celui qui sème et celui qui moissonne (2). »

(1) R. H. J. FYNES-CLINTON, M. A., and the R. W. R. CORBOULD, *What are we to say?* London, 1933, in-8°, pp. 16 et 17.

(2) *Ibid.*, pp. 29, 31.

* * *

Jadis Pusey était resté en dehors de l'*Association for the Promotion of the Union of Christendom*. En 1933, lord Halifax, le Dr Kidd, le Rev. Darwell-Stone, le Dr Kirk, le duc de Argyll, et un grand nombre d'autres personnalités en vue dans l'aile droite anglo-catholique, n'ont pas donné leur nom au Manifeste. On n'a pas vu non plus des signatures d'évêques tels que le Dr Frere, *bishop* de Truro qui, en plus d'une occasion, n'a pas craint d'afficher son anglo-catholicisme proroman. Le groupe qui a signé le Manifeste et dirige le nouveau tractarien, dont nous avons parlé, était composé de plusieurs érudits, il est vrai — presque tous ont été formés à l'Université d'Oxford, l'autorité de certains d'entre eux est incontestable — mais aucun d'eux n'avait de hautes charges dans l'Église Établie : au point de vue ecclésiastique, ils étaient tous ce qu'ils appellent des hommes dans le rang, *men in the ranks*. La raison en est simple : les dignitaires anglo-catholiques proromains, tels que les évêques ou les recteurs de collèges universitaires, peuvent difficilement se compromettre à ce point à l'égard de l'*Established Church*. Cela n'empêche pas certains d'entre eux d'adhérer de cœur et d'esprit à la profession de foi du Manifeste. Dans ses nombreuses conférences (1) et publications des dernières années de sa vie, lord Halifax a montré plus d'une fois que, lui aussi, serait prêt à accepter le dogme catholique quasi dans toute son intégrité. Par la parole et la plume, il a cherché encore à le répandre et à faire comprendre la possibilité de la réunion. Malgré son grand âge, son zèle était inlassable : n'a-t-il pas à l'occasion du centenaire lancé dans le public un nouveau « pamphlet (2) » par lequel une fois de plus il attaquait chez un grand nombre d'anglicans les préjugés, séculaires contre l'Église romaine?

* * *

En constatant la position dogmatique des proromains, signataires du Manifeste, ou des personnalités que nous venons

(1) V. G., *Presidential address to the Members and Associates of the E. C. U. anniversary meeting*, June 21, 1932.

(2) Viscount HALIFAX, *Reunion and the Roman Primacy*, revised edition, with some omissions and additions, London and Oxford, Mowbray, 1933, in-8°, 15 pp.

WRIGHT (J. H.), *How to stop the leakage*, London, C. T. S., 1915, in-8°, 32 pp.

de citer, une question se pose tout naturellement : comment ces anglo-catholiques peuvent-ils adhérer à une telle profession de foi et continuer à vivre en communion avec des évêques, modernistes avérés, tels que le trop fameux Dr Barnes ?

Il est difficile aux catholiques, qui sont nés dans le catholicisme et qui ont toujours vécu dans une ambiance catholique, de comprendre que ces anglicans puissent rester longtemps en parfaite bonne foi dans une position si illogique. Et cependant, un long contact avec eux nous a prouvé que cette bonne foi ne peut être mise en doute. Pour saisir entièrement toutes leurs difficultés, il faudrait avoir toujours pensé comme eux ou du moins se pénétrer de leurs sentiments à l'égard de l'Église anglicane, de la conception qu'ils ont toujours eu de certains faits historiques, des multiples préjugés à notre égard qui sont nés et se sont développés outre-Manche depuis le schisme d'Henri VIII. Dès leur enfance, l'Église Établie leur a été présentée comme la seule Église légitime outre-Manche, la seule digne du respect et de l'affection des vrais Anglais. Dans les premières leçons d'histoire quand on leur a parlé de Rome, on a insisté sur sa déchéance morale avant la Réforme et, par le fait même, sur la nécessité de cette Réforme. Trois grands événements historiques sont restés gravés dans leur mémoire comme un signe de l'attitude des catholiques depuis lors : le règne de Marie Tudor, appelée par eux Marie la sanglante, l'affaire de l'Invincible Armada et le Complot des Poudres. Ceux-ci ne sont d'ailleurs que quelques exemples de l'amas de préjugés accumulés dans la pensée anglicane depuis quatre siècles. A toutes ces préventions contre l'Église romaine, il faut en ajouter de plus vives encore contre les catholiques anglais. Pour en comprendre toute l'étendue, il importe de se rappeler la différence de niveau intellectuel et social entre beaucoup de prêtres catholiques et de pasteurs anglicans. La plupart de ceux-ci sont gradués d'Oxford ou de Cambridge, pourvus de riches bénéfices et jouissant par le fait même d'une certaine considération mondaine. A côté de cela, le prêtre catholique est souvent pauvre, formé dans des séminaires éloignés des grands centres universitaires et, sauf exceptions, sans grande influence dans la société. Ajoutons encore la différence raciale entre le *clergyman* anglican, presque toujours Anglais, et le prêtre catholique, le plus souvent Irlandais, sinon de naissance du moins d'origine, et nous aurons quelques-unes des difficultés qui arrêtent sur le chemin de Rome un grand nombre d'anglicans de haute valeur morale et intellectuelle. Si de tels préjugés

restent vivaces, même parmi les gens lettrés, que dire de la masse ? Celle-ci non seulement en est imbue mais, incapable de penser par elle-même, il n'y a aucun espoir de l'en débarrasser si ce n'est par d'autres anglicans qui ont sur elle une autorité religieuse. C'est précisément l'idéal poursuivi par des centaines et — nous pouvons même dire — des milliers de *clergymen* anglo-catholiques proromains qui, s'ils n'ont pas tous signé le manifeste du Centenaire, y adhèrent du moins de cœur et d'esprit. Ceux-ci sont arrivés à se libérer des préjugés de la foule, mais la plupart d'entre eux rejettent comme une tentation la pensée de se convertir individuellement à Rome. Ils se considèrent comme le sel qui doit empêcher la masse anglicane de s'affadir, comme le levain qui doit travailler les âmes pour leur rendre la religion d'avant la Réforme et, une fois ce résultat obtenu, s'unir à Rome avec le troupeau que la Providence leur a confié. Ils signeraient tous volontiers ces quelques lignes écrites par le Rev. S. H. Harris : « C'est en corps que nous avons été séparés de Rome, aussi est-ce par une *corporate action* que doivent s'effectuer le retour partiel ou total et la réunion. L'action individuelle affaiblit cet espoir ultime et, en même temps, elle met en péril le salut d'un grand nombre qui autrement, *Deo juvante*, finiraient par se trouver dans une position normale à l'intérieur de l'unique bercail, sous les soins attentifs de l'unique pasteur placé à la tête du troupeau. *Quod Deus faciat* (1) ! »

A ces arguments, des organes catholiques anglais répondent : « ... C'est là un jeu présomptueux [...]. Rester en communion avec une majorité qui est nettement anticatholique, c'est faire le mal pour qu'un bien s'en suive, conduite intolérable aux catholiques véritables. Les cinquante et un anglo-romanistes (signataires du Manifeste) ont le devoir de mettre en ordre leur âme et leur conscience individuelle. Nous insistons sur le mot individuel (2). »

Quelques-uns, il est vrai, comprennent ces arguments et suivent sur le chemin de Rome ceux qui les ont précédés à travers les ronces et les épines. Mais c'est l'exception. Les autres, en parfaite bonne foi, demeurent dans le sein de l'Église anglicane et avec un zèle inlassable continuent leur admirable travail pour l'union avec Rome.

(1) S. M. H., *Whither goes thou?* Oxford, Baxter Press, 1931, p. 22.

(2) *The Tablet*, 12 novembre 1932.